

BIEN DURE !



Flick. — Bien dure, la mort de ce pauvre Lamière !  
 Mark. — Comment donc est-il mort ?  
 Flick. — Gêlé. Au fin fond du Klondyke.

## LA LÉGENDE DE ST-GEORGES

(Chanson morave)

|  |  |
|--|--|
| Saint George par vaux et montagne<br>S'en allait à travers campagne.       | S'en vint le traquant vers la ville,<br>La reine à sa fenêtre filo.      |
| Au bord d'un lac il s'arrêta,<br>Fille de roi se trouvait là.              | Les voit, et crie : Miracle, gens !<br>Ma fille et le dragons vivants... |
| — Pourquoi, vierge, tes yeux si beaux<br>Pleurent-ils en regardant l'eau ? | Tant le dragon saignant hurlait,<br>Ville tremblait, murs s'éroulaient.  |
| — C'est aujourd'hui jour de ma mort,<br>Comment ne pas pleurer bien fort ? | Quand il fut devant la maison,<br>Saint-George acheva le dragon.         |
| — Promets, vierge, de croire en Dieu,<br>Et je tuerai le dragon bleu.      | Gens attelèrent aussitôt<br>Trois mille boeufs, deux cents chevaux.      |
| — Certes, je veux bien croire en Dieu<br>Si seulement chose se peut.       | N'branlent pas la lourde masse,<br>Ne la peuvent changer de place.       |
| George, droit sur ses étriers,<br>Attend le monstre meurtrier.             | — Promettez, gens, de croire en Dieu<br>J'emporterai le dragon bleu.     |
| Il sort du lac, et d'un seul coup,<br>La lance lui perce le cou.           | — Certes nous voulons croire en Dieu,<br>Si seulement chose se peut...   |
| — Vierge, donne ta chaîne d'or,<br>Que je l'attache ! Il n'est pas mort.   | Et l'attachant à son cheval,<br>Il l'emporta sans aucun mal.             |

VICTOR MARGUERITE.

## L'INTEMPÉRANCE DES BÊTES

C'est à la très mauvaise qualité de l'eau peut-être qu'il faut attribuer le développement vraiment toujours inquiétant de l'alcoolisme dans les grandes cités.

Vaut-il pas mieux, pense-t-on, le long du canal, s'émêcher que s'empoisonner ?

Et puis, qui ne s'adonne pas à l'ébriété ? On nous avait cité jusqu'à présent les espèces animales comme des modèles de sobriété, depuis les quadrupèdes exhibés l'autre soir au cirque Mollier jusqu'aux oiseaux et aux insectes.

Hélas ! les savants viennent de nous enlever cet exemple et cette illusion.

Dans une conférence faite la semaine dernière, nous apprend un correspondant du *Temps*, devant les membres de la Société d'entomologie et d'histoire naturelle du Sud de Londres, le professeur J. W. Tull nous a révélé que le papillon est le plus répugnant ivrogne de la création.

M. Tull a enfermé dans une serre douze papillons mâles et autant de femelles, pour les étudier à loisir.

Il n'a pas tardé à constater que, contrairement à ce qui se passe trop souvent en Angleterre, les papillonnes, — les *butterflies* du beau sexe, — se font remarquer par une sobriété parfaite.

« Chastes buveuses de rosée », ces dames ailées se contentent chaque jour de quelques gouttelettes d'eau pour étancher leur soif.

Les mâles se montrent au contraire d'une intempérance révoltante.

Ils se précipitent, a assuré le conférencier, sur les fleurs dont la distillation produit le plus d'alcool et s'abreuvent de leurs sucres au point de rester parfois inanimés durant plusieurs heures.

Chaque jours l'infortuné savant, membre sans doute de

plusieurs sociétés de tempérance, ramassait, les larmes aux yeux, plusieurs papillons ivres morts.

Triste, il les plaçait dans un petit local.

Châtiment vain : qui a bu, boira.

Les multicoïores alcooliques se repiquaient, le lendemain, les ailes, de plus belle.

En revanche, le professeur est persuadé que le papillon ne mérite pas la réputation d'inconstance que lui ont faite les poètes légers. Le petit papillon n'est pas volage comme dit la chanson.

Pochard oui, infidèle jamais.

Quand il est vaincu par l'abus des liqueurs fortes, il se traîne en titubant vers son unique compagne, laquelle, attachée à son devoir, n'hésite jamais lui prodiguer les soins que nécessite son état.

Les méchants pourraient faire observer que de semblables habitudes d'intempérance ne disposent point à l'infidélité. Ne soyons pas méchants ; contentons nous de gémir sur l'intempérance de nos frères légers, frivoles comme des Français, dirait l'autre que nous avons cité.

ALFRED BARRON.

## BEL EXEMPLE DE CHARITÉ

*Le commis.* — Patron, il y a dans le magasin une jeune dame qui possède un collier en imitation de diamant, elle demande si ce sont de vraies pierres.

*Le bijoutier.* — Et cette dame est-elle mariée ?

*Le commis.* — Je le crois.

*Le bijoutier.* — Dites lui que ce sont de vrais diamants. Il n'est pas chrétien, par ces temps difficiles, de causer du désagrément à un pauvre diable de mari.

## TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS SÉRIEUX

*Justine.* — J'ai eu depuis un mois, au moins une douzaine de demandes en mariage.

*Madeleine.* — Tant que ça ! Et, toutes sérieuses ?

*Justine.* — On ne peut plus sérieuses, ma chère, elles provenaient toutes de Georges.

## UNE RUSE DE GUERRE

Par une chaleur extrême, plusieurs régiments exécutaient une petite guerre. Au fort de la mêlée, deux grenadiers gascons, accablés par la fatigue, se retirèrent à l'abri d'un tertre et se reposèrent paisiblement sur l'herbe. — Un général les aperçut, piqua droit à eux et leur cria : « Lâches, fainéants ! pourquoi êtes vous ici ? Pendant que vos camarades se battent, vous dormez, vous ne faites rien ! — Pardon, mon général, répondit un des grenadiers, nous ne sommes pas à ne rien faire : nous faisons les morts. »

Le général sourit et tourna la bride.

## ELLE AVAIT MAL TRADUIT



*Le jeune poète (rivi dans un autre monde).* — Ah, quelque jour, j'abandonnerai cette vallée de larmes qui s'appelle la vie et commencerai, dans quelque étoile du ciel, une nouvelle et glorieuse existence avec l'immatérielle compagne, l'ango de lumière qui m'est destinée !

*Mlle Vienchubon (les yeux rouges).* — Oh, oui, oui, mon cher poète, mais il faut vous adresser à papa.